

**PLUS FORT  
QUE LA BIÈRE**  
**PAUL COMBO**







Paul Combo

# Plus fort que la bière

Roman





# **Plus fort que la bière**

Paul Combo



*Je ne suis ni dreyfusard ni antidreyfusard, je suis anti-cochon.*

Léon Bloy



## Chapitre I

Il fallait bien que le scandale cesse.

Là, étalé devant la Direction des Affaires Sanitaires et Sociales! Au cœur de la ville. Avec ses herbes mal peignées, ses allures négligées, déglinguées, disloquées. À deux pas de la Trésorerie. Trois pas de la Préfecture. Presque un terrain vague. En tout cas une invraisemblable provocation.

Et pourtant, ce n'était pas faute d'avoir protesté... À de multiples reprises, de façon pressante, mais dans le plus grand secret, le sultan des Affaires Sanitaires et Sociales avait alerté la Mairie, le Conseil, la Préfecture...

Tout le monde savait. Pourtant, on n'en parlait pas. Nul n'osait... Pas un journaliste pour lever le lièvre. Même pour donner froid dans le dos.

Il est vrai que l'affaire était hautement sensible. Très haut risque, classé douze par le sultan des Renseignements Généraux. Depuis des années, les services de l'Équipement planchaient sur la question. Trois rapports d'experts, à des années d'intervalle, sur trois fois une centaine de pages, schémas, photos à l'appui, dénonçaient en profondeur le problème.

Un problème que n'importe quel citoyen un peu soucieux d'hygiène publique, quotidiennement, descendant vers la jetée, remontant vers l'hôpital, saisissait immédiatement dans son évidence.

On n'enterre pas les morts sur une hauteur. Immense danger de pollution des eaux.

Ce petit cimetière chrétien au centre de Mamoudzou, avec ses croix de guingois dispersées sur un terrain trop vaste, ne pouvait pas résister longtemps à la grande entreprise de modernisation, de départementalisation, d'ultra-périphérisation aux normes européennes auxquelles s'attellent tous les pouvoirs de la petite île de Mayotte depuis le commandant Passot, il n'y a même pas deux siècles.

Oui, mais on ne déterre pas les morts comme des racines de manioc.

Vint le préfet H.

Lui décida de prendre le problème de front. Il avait ses raisons...

Certes, il fallait détruire les sépultures. Mais après tout, les Mahorais sont musulmans. Ce cimetière, avec ses tombes espacées que ne nettoyait plus qu'une petite équipe de scouts au moment de la Toussaint, était issu de l'époque honnie de la colonisation. De nombreuses concessions séculaires. Très peu de dalles récentes. Des prêtres, des soldats, des colons... Des dépouilles abandonnées, encombrantes. Trop de kilomètres pour les ramener chez eux. Même leurs familles avaient oublié leurs noms La plupart de ceux qui dormaient sous cette terre ne recevaient plus de visite. D'ailleurs, elle n'avait jamais été à eux, cette terre. Non pas qu'il y eût de moins en moins d'étrangers à Mayotte (au contraire,

ils ne cessaient d'affluer), mais l'avion, et les nouvelles techniques de conservation, permettaient aux nouveaux macchabées d'aller se faire enterrer ailleurs.

Alors, déménager les morts ?

– Est-ce vraiment si compliqué ? Interrogea le préfet H.

Quelques bonnes âmes (je ne sais pas lesquelles) tentèrent de le freiner. Avec embarras. Le problème ne serait pas venu des Blancs, mais des Malgaches. Ceux qui ne sont pas musulmans. Eux aussi étaient enterrés là. Et les Malgaches ont des coutumes bizarres. Pas tous, mais quelques-uns, peut-être, autrefois... Ils ont des rapports particuliers avec leurs morts, monsieur le Préfet. Certains les exhument, leur parlent, les enterrent à nouveau. Mais pas n'importe comment, pas n'importe quand. C'est selon les tribus, certes... Mais, voyez-vous, monsieur le Préfet, les Malgaches ont en général des morts qui donnent l'impression d'être vivants. Ou en tout cas moins morts que les autres. C'est que les Malgaches ne croient pas tous en un seul Dieu, monsieur le Préfet. Les Malgaches ont des pouvoirs spéciaux. Les Malgaches...

– Je comprends, dit gravement le préfet H. Ne croyez pas que je suis homme à prendre ces croyances à la légère. Même si je ne les partage pas.

Il fit procéder à une enquête soignée. Par voie de presse et de radio, il annonça ses intentions de déplacer le cimetière chrétien, invitant les proches des défunts à

se manifester. Quelques familles répondirent à l'appel. Malgaches en effet, ou créoles, pour l'essentiel... Le transport des ossements se ferait en corbillard – un véhicule tout neuf auquel la préfecture allait donner son agrément – jusqu'au nouveau cimetière de Tsoundzou, dans une combe, celui-là, entièrement équipé, sur un site en parfaite conformité avec les exigences européennes de salubrité publique.

Pas d'objection ?

Curieuse attitude que celle du préfet H. Il avait tenu à convier les familles, avec égards, à un long dîner, très digne, très grave, presque cistercien, autour d'une table immense, avec un vin très sombre dans des bouteilles étroites. Le maire musulman, aussi bien qu'un représentant de l'Église Évangélique, et le père de la paroisse Notre-Dame de Fatima, faisaient partie des invités. Oui, étrange initiative que ce repas... Le préfet aurait aussi bien pu réunir tout ce monde à la maison des Jeunes de Mtsapéré, au cours d'un buffet, avec des lentes de crevettes en guise de caviar. Ou même ne rien faire du tout. Les familles étaient bien trop peu nombreuses pour que leurs protestations fassent beaucoup de bruit, et il est douteux qu'un proche ait jamais pu exalter sa douleur jusqu'à interposer son corps entre les ossements d'un disparu et le fer de la pelle destinée à les exhumer. Bizarre !

Le plus haut représentant de la République à Mayotte ne croyait pourtant ni aux djinns ni aux reve-

nants. Son sens de l'administration lui avait-il indiqué le cataclysme à venir? Agissait-il seulement avec cette circonspection qui accompagne les premiers gestes d'une plongée en abysse, lorsqu'on sait que les difficultés n'ont pas encore commencé?

Pendant le repas, il se sentit le besoin d'un discours, pas forcément nécessaire, où il rappela que « Paris n'aurait jamais été Paris sans les transferts d'ossements auxquels avait consenti sa population », depuis les fouilles des catacombes jusqu'aux déplacements des fosses communes. Puis il félicita les familles présentes pour leur modernité, leur sens de l'intérêt commun, et se rassit, avec l'air de quelqu'un qui n'est pas très sûr d'avoir bien agi.

– Je suis un homme seul, aimait-il souvent répéter en privé.

Une explication s'impose. Il est temps de le dire... J'en sais un peu plus long que ce que j'ai bien voulu raconter. À cause de sa mère et de la mienne, qui s'étaient rencontrées une dizaine d'années auparavant à Mazamet, en Ariège, lors d'un stage de quipo – cet art inca de la communication par les nœuds. Les stages de Mazamet sont les meilleurs endroits du monde pour faire de belles rencontres. Venant à Mayotte, j'ai donc entretenu, pendant la courte durée de sa mission, des relations privilégiées avec le préfet H. Oh, je n'en ai pas abusé, je n'en abuse pas, je n'en abuserai pas! Je me souviens seulement... Un homme sans

muscles, au menton rentrant, aux joues fuyantes, à la chair du visage plaquée contre les os comme s'il avait en permanence à subir plusieurs fois l'accélération de la pesanteur. Il ne tenait pas beaucoup de place derrière son bureau éjectable où il était assis seul, en effet, avec plusieurs téléphones (jamais vu autant de téléphones sur une même table), dans une grande pièce où la lumière était tellement tamisée qu'elle donnait l'impression de ne parvenir jusqu'à lui qu'en prenant l'escalier. « Je suis seul », et lorsqu'il prononçait ces mots, comme si cet homme, à défaut d'une grande fréquentation de ses simples semblables que lui interdisait sa haute fonction, avait conclu quelque secrète alliance avec les éléments, une bourrasque des pays austraux venait briser son souffle contre la grande baie vitrée qui fermait sa terrasse, et par où lui parlaient la mer, l'espace, l'immensité.

– Je suis seul.

Au moment de cette confiance, il n'aurait certainement pas fallu s'exclamer : « Mais je suis là, moi ! ».

– Mon pauvre Martin ! ajoutait-il comme s'il voulait prévenir une faute de tact dont il me sentait toujours capable.

Avec sa tête de pilote de chasse en piqué, je me doutais bien qu'il finirait par écraser méchamment son avion. Il avait voulu s'occuper des morts, en s'imaginant qu'ils sont plus silencieux que les vivants. Quelles étaient ses motivations véritables ? Pourquoi ne pas

avoir agi comme ses prédécesseurs, en repoussant sine die le déplacement du cimetière ? Dans les hauteurs de la préfecture, je peux dire qu'on s'est beaucoup interrogé sur la personnalité du préfet H., particulièrement quand, sur sa lancée, encouragé par son apparent succès, il prétendit quelques jours plus tard préparer la population à de petites réformes dans le code de l'inhumation (je n'entrerai pas dans des détails macabres, il s'agissait de serrer toujours au plus près de la réglementation). Une idée franchement interlope... Puisque la construction du théâtre de Mamoudzou venait d'être achevée – un bâtiment flambant neuf, quatre mille places, ultra-futuriste, tout en fibres de verre, titane et minéraux solaires, destiné à devenir le grand théâtre de l'océan Indien, avec pour plus proche rival celui de Sydney – on allait engager une prestigieuse troupe parisienne pour venir jouer à Mayotte *La Reine morte* !

On connaît l'histoire, au moins celle de la princesse assassinée, Inès de Castro, qui a inspiré la pièce. Le roi du Portugal, amoureux fou d'elle, la fit déterrer, il l'habilla en rouge et l'assit sur le trône à ses côtés, où tous les grands de son royaume vinrent baiser sa main glacée.

Montherlant... *De quoi tressaillir, froncer les sourcils, jeter des lumières verdâtres par les yeux.* Il me semble que le préfet H. avait eu de mauvaises lectures. Une petite tendance à la morbidité, peut-être, nuisait parfois à sa

claire compréhension de l'intérêt public. Car les morts détestent être dérangés dans leur sommeil...

Surtout à Mayotte, où même vivants, ils n'aimaient déjà pas trop qu'on les réveille.

Fort heureusement, son cabinet, avec sagesse, émit des doutes sur l'opportunité d'une telle initiative, et le sultanat des affaires culturelles, plus banalement, fut chargé d'élaborer un programme qui tendrait à démontrer que la République, quelle que soit la législation, n'oublie pas l'exception mahoraise. Les contribuables, dans leur nouveau théâtre, purent ainsi augmenter leur intelligence d'une série de conférences organisées en collaboration étroite avec l'université de Mayotte et ses meilleurs spécialistes de la mahorité. Il faut certes pas mal d'érudition, de longues années d'études, pour distinguer du premier coup d'œil, sur le plan culturel, ce qui appartient aux Comores de ce qui appartient à Mayotte, et qui fonde l'inaltérable altérité de la petite île française du canal du Mozambique.

Rites funéraires à Mayotte en situation proto islamique (53 entrées); Tombes islamiques et nouvelles découvertes sur le site de Tsingoni (45 entrées); Apports islamiques dans la représentation de la mort en culture swahili... Une conférence de parapsychologie, qui prétendait expliciter l'existence des djinns, fut annulée sans explications, mais pour la première fois, dans cette grande fête de la pensée, on vit apparaître

une traduction simultanée qui plaçait enfin la langue vernaculaire de l'île à égalité stricte avec le français. Un feu d'artifice. La mort dans la littérature mahoraise ; Islam et euthanasie ; L'Islam face à la transplantation d'organes ; Islam et radioactivité (il fallait bien que le pôle de physique nucléaire soit représenté)... Mais dans cet exercice qui consiste à se faire valoir sous couvert de l'université, la palme du succès revint fort justement, à mon avis, à la professeure émérite de sociopsychologie, Madi Ali Fatima, pour un exposé dont le titre était déjà en soi une provocation. Islam et sexualité féminine.

3 695 entrées. Mouvement dans le public, puis rigidité immédiate, quand la conférencière parut, entièrement couverte d'un voile noir qui, malgré son ampleur, du fait peut-être de la légèreté du tissu, balançait autour de sa charpente avec autrement de grâce qu'une bure de franciscain. Son visage était barré d'un masque de soie, surprenant pour ceux qui n'ont jamais vu cet ancien ornement swahili, et dont la mode devrait bientôt reprendre parmi la jeunesse estudiantine. Au cœur de toute cette noirceur, il n'y avait guère que le front, d'opale, d'ivoire, de rohart, par comparaison, à se montrer nu, siège d'une pensée qui allait donner sa mesure.

Indiscutablement, elle avait réussi à mettre en scène la partie la plus intellectuelle de son anatomie.

– Et d'abord, dit-elle en approchant du micro ses

lèvres fardées, ceux qui ne comprennent pas ma venue dans cette série de conférences sur la mort n'y connaissent rien. À la mort... Et surtout aux femmes!

Allusion à ceux qui avaient jugé son intervention déplacée. Sa voix était rauque. Elle coulait en violet, comme une dose de pure angoisse avant l'imminence du crash.

– En tout cas, continua-t-elle, ils n'ont pas lu Georges Bataille.

Tollé dans une moitié de la salle. L'autre moitié avait lu Georges Bataille, ou faisait semblant de s'y connaître en femmes.

– Je m'appelle Madi Ali Fatima, et si vous me voyez habillée ainsi, c'est à cause de mon mari. Je suis tellement heureuse de servir mon mari. Il possède encore trois autres femmes, à tous les sens où vous voulez l'entendre, et franchement, je ne suis pas jalouse, je les trouve encore plus belles que moi... Nous vivons tous ensemble dans une très grande maison où il se passe plein de choses merveilleuses.

– Où ça? Cria quelqu'un.

– Et vous savez quoi? Je suis parfaitement heureuse, je pense...

Entendons-nous. Rien d'ingénu, tout était calculé. Elle pensait, et son front s'affichait sur son visage comme une paire de fesses surgie de sous une nuisette noire! Elle pensait qu'elle n'aurait jamais cru avoir une vie sexuelle aussi profondément épanouie...

– Salope! hurlèrent simultanément plusieurs voix de femmes.

– À poil!

– Arrêtez-là! Il y a un trucage.

– Au scandale!

– Elle est hypnotisée.

– Et si vous nous parliez plutôt de Georges Bataille...

– À mort l'intégrisme!

– Le fanatisme ne passera pas.

– Je l'ai reconnu... J'en suis sûre... C'est un barbu, se mit-on à hurler dans le public. Attendez un peu, vous allez voir ça, les copines, je m'en vais lui arracher son faux rasage, à ce fumier-là!

Une femme. Sans équivoque, une femme... Presque trente ans, environ 1m 85, 95 kg, type scandinave, bronzée, cheveux courts, espadrilles, vêtue au moment des faits d'un short kaki et d'un débardeur vert bouteille frappé en lettres fluo de l'inscription « À moi, on n'épile pas le Mayotte », bondit sur l'estrade, se jetant sur l'universitaire pour lui arracher son masque. Les corps roulèrent sur les planches, qui rendirent des sons cavernaux. Dans un grand tournoiement d'étoffe noire, comme dans un tournoi d'aïkido, ou un ballet de sorcières chevauchant des manches à balai, la personne au tchador voltigea dans les airs climatisés, retombant sur un angle de table, bêtement inscrit à cet endroit. Il y

eut un déchirement terrible, et la vérité jaillit, elle s'imposa, elle explosa...

*Il se pourrait que la vérité fût triste*, supposait Ernest Renan.

– Affligeant spectacle, grinça le sultan des affaires culturelles.

« J'accuse... écrivit le lendemain un journaliste de La Vertu. Que faisait le service d'ordre? ».

Il s'agissait bien d'une femme, d'une jeune femme, d'une très belle jeune femme (mais c'est affaire de goût), et donc, selon toute vraisemblance, de Madi Ali Fatima elle-même, car à moins d'émettre des hypothèses controuvées, d'assez mauvaise foi, dont la réfutation aurait nécessité un regard d'une lourdeur médicale, nul ne put songer à nier l'évidence tant, pour des raisons qui lui appartiennent, la conférencière était nue sous son habit de scène.

Bravo, Alma Mater!

Quelques semaines plus tard, le préfet signait l'autorisation réglementaire pour la mise en service du corbillard promis... Le véhicule appartenait à une nouvelle société de pompes funèbres qui, très discrètement, ainsi que l'impose la loi, venait d'annoncer son installation sur l'île, avec un équipement récent et une gamme de prestations égales, en qualité et en variété, à celui des meilleures entreprises métropolitaines de ce secteur d'activité. La Chambre de Commerce et d'Industrie ne put qu'émettre un message de satisfaction.

Enfin, le marché des funérailles s'ouvrait à la concurrence!

Un pas de plus était franchi. Cette bonne ville de Mamoudzou se rapprochait encore davantage de son modèle métropolitain, celui d'une agglomération de quelque cinquante mille habitants, avec des stationnements payants, des passages pour piétons d'une blancheur immaculée, et les pignons de ces marchands de fleurs en plastique dont le sourire vous donne plus froid dans le dos qu'une pluie de février. Pas d'inquiétude... À Mamoudzou, le troisième âge n'est pas encore très présent, mais la jeunesse vieillit forcément, pourvu que de saines structures sanitaires soient mises en place.

Je me suis dit qu'on allait enfin pouvoir mourir à Mayotte. Aux normes européennes.

J'ignorais seulement en quelle quantité.

Le 10 mai, l'avion quotidien de 18 h 43, qui relie Mayotte à la métropole en passant par Saint-Denis de La Réunion s'écrasait au décollage, à quelques longueurs au-delà de la barrière de corail. 276 morts, parmi lesquels une demi-douzaine de présidents de société, autant de directeurs généraux, d'élus du peuple, de chefs d'entreprises, de hauts fonctionnaires; tout un groupe de jeunes rappers en révolte promu à une belle carrière internationale, deux journalistes, un urbaniste, un sociologue, un démographe, un créateur, un designer, un joueur de football professionnel...

Une saignée dans les élites. Une catastrophe pour les forces vives de l'île. Sans compter un nombre formidable d'étudiants, d'enseignants en vacances, de militaires désarmés, d'agents hospitaliers, d'évacués sanitaires... Un massacre.

Le 10 mai... Soit le lendemain de la signature du préfet H. Je ne crois pas avoir été le seul à m'être fait cette réflexion.

## Chapitre II

Comment Salim a-t-il obtenu l'autorisation préfectorale que nécessite l'emploi d'un corbillard? Et comment a-t-il obtenu son diplôme national de thanatopraxie? Il y a des mystères que je n'éluciderai jamais, malgré mon métier.

Mes débuts dans la profession, et ceux de Salim, ont la même année d'anniversaire. Un peu avant le crash du 10 mai. Pure coïncidence... Il venait de fonder son agence, le Dernier voyage, et je crois bien avoir été l'un de ses premiers clients.

Pas pour une inhumation, ni une crémation, mais pour une plaque.

Forme rectangulaire, 40 sur 25, en granit Lanhelin – moins cher que le marbre – gris tirant sur le noir, avec une inscription, en lettres dorées.

Éric Martin

Détective privé

Oui, il s'est planté au moment la gravure... Il a oublié le c du détective, et avec les 80 % de réduction que j'étais parvenu à lui arracher, je n'ai pas réussi à le convaincre de recommencer le travail.

On se connaît bien, Salim et moi.

– Elle pose bien, cette plaque, a-t-il prétendu avec un regard de satisfaction sur son œuvre. On n'a pas besoin de la lire. L'essentiel, c'est le coup d'œil.

– Et si on t'appelait Salim Anli, thanatopracteur...  
Qu'est-ce que tu dirais, hein ?

Le thanatopracteur s'est fâché.

– Le petit c du détective tu peux te le mettre dans le .ul, .onnard!... On n'a plus besoin à Mayotte de détective que de détective privé.

D'accord avec lui. Difficile de le contredire. Les coucheries adultérines, qui constituent le fond de commerce de la profession, se savent trop vite, hélas, dans une île trop petite. Mais est-ce une raison ? À mon avis, Mayotte n'a pas non plus besoin d'une agence de pompes funèbres, même si on y meurt autant qu'ailleurs.

Il y a tant de choses dont Mayotte n'a pas besoin.

– Est-ce simplement parce que je ne sers à rien que je devrais quitter Mayotte ? Et où irais-je ?

Réciproquement, Salim aussi, a dû faire partie de mes premiers clients. C'est si petit, Mayotte... Il était donc juste que mon bureau ne soit pas trop grand, que d'autres que moi puissent aussi ouvrir des bureaux, qu'on se frotte un peu les côtes, chacun creusant sa tombe au soleil de l'océan Indien.

Avec une secrétaire.

Un patron sans secrétaire ressemble à une voiture sans pneus, à une chaussure sans semelle, à une maison sans plancher. Bref, il faut bien quelqu'un à fouler, pour garder le sens de la pesanteur. Ma collaboratrice - comme on dit - est une créature tout